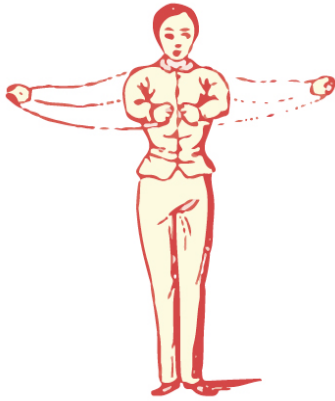


## Le maître et l'analyste : variations sur des usages du transfert

Catherine Stef



Il y a un trou dans le savoir. Dans ce trou, qui fait *traumatisme*, se logent des tas de choses : des croyances, des objets, des idées, des pratiques, des rituels, des certitudes, toujours plus, parce que *ce n'est jamais ça*. Il arrive que ces choses soient saisies de frénésie, frénésie du plus-de-jouir, folies des idéologies.

Ce trou est ce que Lacan a nommé le réel. Dire le réel exige autre chose, un pas de plus, un pas de côté, un *effort de poésie*, un effort de rigueur, du côté de l'éthique, pour ne pas céder sur le désir en jeu, et consentir à savoir ce qui l'anime. Cette

attitude a ses racines chez les stoïciens et du côté des lumières. Notre époque lui oppose *la parodie*, *le bâillon sur la bouche* et quelque chose du *dernier homme*. Je partirai de ces trois images, que j'ai prélevées dans des textes du dernier numéro de *La Cause du Désir* :

- la parodie<sup>1</sup> : la science réduit le réel au mutisme ; sa parodie, que sont les classifications contemporaines, fait pire : elle est le bâillon pour la bouche qu'évoque Aragon dans *Le fou d'Elsa*.

- *Le dernier homme* : « regarde-les, dit-il à son cœur, regarde-les rire : ils ne me comprennent pas, je ne suis pas la bouche qu'il faut à ces oreilles »<sup>2</sup>. Zarathoustra veut parler à la fierté des hommes, et pour ça, il leur parle de ce qu'ils ont de plus méprisable, qu'il appelle *le dernier homme* : « celui qui ne projette plus la flèche de son désir et celui dont la corde de l'arc a désappris à vibrer, celui qui ne donne plus naissance à aucune étoile ». Qu'est-ce que l'amour, qu'est-ce que la création, qu'est-ce que le désir, qu'est-ce qu'une étoile ? Voilà ce que demande le dernier homme. « Nous avons inventé le bonheur disent les derniers humains, et ils clignent des yeux. Devenir malade relève du péché, celui qui trébuche est fou, on use de poison un peu par ci un peu par là, ça donne des rêves agréables, on travaille un peu parce que le travail est un divertissement, mais il ne faut pas trop se fatiguer à se divertir. On n'est plus ni riche ni pauvre, l'un et l'autre sont trop fatigants. On ne veut ni gouverner ni obéir, point de berger, seulement un troupeau. Chacun sera pareil. Celui qui sentira différemment ira à l'asile d'aliénés. On se querelle encore un peu, on se réconciliera bientôt car ça donne des aigreurs d'estomac. On a son petit plaisir pour la nuit son petit plaisir pour le jour... et on révère la santé. »<sup>3</sup> Cris et acclamations saluent son discours : « oh ! Donne-nous ce dernier homme, et nous te faisons grâce du surhomme ! »

- Entre deux morts : dans les pages du Séminaire *Le Transfert* qu'il consacre à « L'Atopie d'Eros »<sup>4</sup>, Lacan va jusqu'à évoquer à propos de Socrate le syndrome de Cottard, *une parodie* dit-il, une caricature : cet infatigable questionneur semble méconnaître que sa « bouche est chair »<sup>5</sup>. C'est en cela qu'est cohérente son affirmation qui le situe entre deux morts, c'est-à-dire potentiellement immortel. *Entre la mort du corps et la mort du désir* ; lieu de la question éthique, à la façon d'Antigone. L'affirmation de Socrate, d'être immortel, n'est pas certitude, mais elle est affirmation qu'en se tenant à cette place, entre le savoir et l'ignorance, quelque chose passe, quelque chose se passe. Qui est la vérité, la singularité de

<sup>1</sup> Cf. Leguil F., « *Nihil novi sub sole* », *La Cause du désir*, n° 98, mars 2018, p. 16-25.

<sup>2</sup> Nietzsche F., « Le prologue de Zarathoustra », *Ainsi parlait Zarathoustra*, Paris, Le livre de Poche, 1983, p. 25-26. Prologue cité par Miller J.-A., « Neuro-, le nouveau réel », *La Cause du désir*, n° 98, *op. cit.*, p. 111-121.

<sup>3</sup> Nietzsche F., « Le prologue de Zarathoustra », *op. cit.*, p. 27.

<sup>4</sup> Lacan J., *Le Séminaire*, livre VIII, *Le Transfert*, texte établi par J.-A. Miller, Paris, Seuil, p. 119-136.

<sup>5</sup> *Ibid.*, p. 126.

l'homme, du *parlêtre* en tant que corps parlant, un trou dans le savoir, que l'on passe son temps à remplir d'objets encore et toujours plus, plus de jour...

L'invention de la psychanalyse par Freud a pu lui faire dire à Ferenczi en 1911 : « J'ai réussi là où le paranoïaque échoue. » Serge Cottet interrogeait cette assertion lors de la conférence qu'il a donnée à l'UNESCO pour le cent cinquantième anniversaire de la naissance de Freud : « Prenons garde, cent vingt ans après, aux menaces qui pèsent sur [la psychanalyse] : et si elle échouait là où la paranoïa l'emporte ? »<sup>6</sup> Paranoïa, en tant qu'elle consiste à donner du sens, encore et toujours, dans une folie de savoir.

## **Le transfert, avant le mariage de la science et du capitalisme**

Interroger le transfert conduit à interroger l'hystérie, et spécialement *la place de l'hystérie dans son époque*<sup>7</sup>, c'est-à-dire dans l'imagination des hommes : les mythes et légendes décrivent des promenades utérines, et des exactions la nuit, lorsque les utérus s'aventurent en dehors du corps de leurs maîtresses.

Dans les temps les plus reculés, c'est à Hippocrate que l'on doit d'avoir arraché l'hystérie aux pratiques religieuses en usage alors (incantations, sacrifices, expiations). Hippocrate a fait entrer la convulsion hystérique dans le champ des maladies ordinaires, au même titre que l'épilepsie. Au Moyen Âge, la croyance en une origine surnaturelle s'impose à nouveau, valant aux hystériques d'être traquées comme des sorcières, et condamnées au bûcher. Pendant l'Inquisition, les épidémies de persécution accompagnent les épidémies de délires hystériques aux manifestations collectives très spectaculaires. Avec les temps modernes s'amorce un retour de l'hystérie dans la médecine.

Mais quelles que soient les variations religieuses, animistes ou scientifiques, ce qui domine, de tous temps, c'est la volonté d'avoir raison de la maladie, et surtout la volonté de la faire taire. Aujourd'hui la science est à cette place. Il n'y a aucune limite à la volonté de la science d'éradiquer toutes les maladies et, au-delà des maladies, toutes les anomalies, les variations de ce qui est constamment recalculé par les statistiques comme normalité. Un certain écart est toléré avec la moyenne statistique estimée optimale pour le fonctionnement de la société. Au-delà, il faut trouver le moyen de réajuster.

Le pas de Freud est considérable. En posant le corps comme parasité par la parole et le langage, comme une scène où se jouent les conflits, les paradoxes, les contradictions du sujet, Freud invente aussi le moyen de lire les phénomènes qui viennent s'y manifester : les symptômes. Les symptômes pourront être déchiffrés sur cette autre scène inventée par Freud, l'inconscient, accessible au moyen du transfert dans la psychanalyse.

Avec la science d'aujourd'hui (qui relève parfois du Dr. Folamour), la question même de la maladie, du symptôme, des facteurs déclenchants est à l'arrière-plan. Car si elle dérive de la question hystérique, la question que pose la science subit une torsion depuis un certain virage opéré durant le XX<sup>e</sup> siècle par le capitalisme. On a aujourd'hui affaire à des ensembles construits par des logiciels et des algorithmes, qui ont pour fonction de mettre en adéquation des protocoles de bonnes conduites pour chaque entité individualisée : le « top trois » mondial de la classification des troubles mentaux et des troubles des conduites étant représenté par le TDAH, les troubles autistiques et les troubles bipolaires – trois grandes épidémies mondiales de ce début de XXI<sup>e</sup> siècle. Que s'est-il passé ?

On voit comment cette évolution s'engouffre dans une voie de plus en plus étroite qui vise à réduire toute singularité au profit de la norme ; norme qui s'obtient maintenant en ajoutant au

---

<sup>6</sup> Cottet S., « Freud et son actualité dans le malaise dans la civilisation », *La Cause du désir*, n° 66, juin 2007, p. 198.

<sup>7</sup> Cf. Hunter R., Macalpine I., *Three hundred years of psychiatry 1535-1860*, Londres, Oxford University Press, 1963.

vivant, en lui additionnant des molécules, des puces électroniques, des prothèses, des logiciels de connexion qui se chargeront de le rectifier : c'est le vivant connecté, l'homme augmenté, l'homme addicté, *l'homme sans qualités*<sup>8</sup>, en réalité l'homme diminué.

### **Le transfert, au temps du mariage de la science et du capitalisme**

La clinique n'existe plus. Nous sommes à l'époque des addictions. C'est l'axe de la conférence que Pierre Sidon a récemment donnée à l'Antenne clinique d'Amiens. Les épidémies en question aujourd'hui ne sont plus des épidémies de maladies ou de symptômes : ce sont des épidémies de noms. Le nom vaut comme un universel : TDAH, autisme, trouble bipolaire.

La question de la jouissance n'est pas prise en compte. La question du réel – à traiter éventuellement par le symptôme – est évacuée. Il y a une équation simplifiée qui exige une réponse simple, politiquement correcte, c'est-à-dire qui entre dans les cases prévues à cet effet. On n'a plus la querelle des diagnostics.

Et ce qui progresse avec cette nouvelle logique, ce n'est pas la liberté, c'est la tyrannie, qui est tyrannie du chiffre et de la norme, avec pour effet l'uniformisation.

La fonction de la soustraction disparaît. Il n'y a plus de manque. On ajoute, toujours plus.

Pour essayer de faire entendre quelques différences majeures dans les usages du transfert tels qu'on peut les observer dans les différentes institutions et à travers les différentes préconisations qui sévissent aujourd'hui dans le champ de la santé en général (médico-social, de santé mentale, psychiatrique et médico-éducatif), notre outil est ce que Lacan a formalisé comme différentes modalités du lien social avec les quatre discours, où l'on peut saisir les enjeux du transfert, ses usages et son maniement. D'une part, selon le discours dans lequel s'inscrit celui qui vient demander quelque chose, mais aussi selon la position du praticien lui-même quant au savoir. Ce n'est pas la même perspective quand le praticien se situe en maître du savoir, ou quand il situe le savoir dans l'Autre, dans celui qui vient lui parler et lui demander quelque chose.

Précisons, avant d'en venir à ces quatre discours que quant à l'altérité, Lacan distingue deux dimensions :

- le petit autre comme image, projection de l'ego. Ce petit autre et sa relation au moi s'inscrivent dans l'imaginaire.

- Le grand Autre désigne l'altérité radicale, portée par le langage. C'est la loi du langage qui s'impose à tout être parlant.

Le discours se constitue à partir de l'ordre symbolique, c'est-à-dire à partir des lois du langage. Le discours ne prend pas son origine dans le sujet, mais dans l'Autre. De ce fait, la parole et le langage vont au-delà d'un contrôle conscient, et sont soumis aux lois du langage ; l'inconscient que Lacan dit *structuré comme un langage* apparaît comme une autre scène.

### **Les quatre discours**

En 1969, dans le Séminaire XVII, Lacan montre qu'il y a quatre formes possibles du discours, qui sont autant de formes de l'intersubjectivité. Dès les années 1950, il avait avancé que « *l'inconscient, c'est le discours de l'Autre* »<sup>9</sup>.

Précisons tout d'abord que discours n'équivaut ni à langue, ni à parole. Le discours, tel que Lacan le construit, met en relation quatre termes, toujours les mêmes :

- le signifiant  $S_1$ ,

- le savoir  $S_2$ ,

---

<sup>8</sup> Cf. Musil R., *L'homme sans qualité*, t. I, Paris, Seuil, 2004.

<sup>9</sup> Lacan J., « Le séminaire sur "La Lettre volée" », *Écrits*, Paris, Seuil, 1966, p. 16.

- le sujet,  $\$$

- et le plus-de-jour, objet petit  $a$ .

Le sujet advient dès lors que le bébé se met à parler. Deux opérations président alors à la formation du sujet : l'aliénation et la séparation, opérations de causation du sujet. Il y a d'abord un bain de langage, puis l'enfant fait entendre quelque chose, qui devient un appel, et une demande adressée à un autre, dès lors que celui-ci lui répond. Ce qui inscrit dans la chaîne la vocalise comme  $S_1$  et la réponse de l'Autre comme  $S_2$ .

Cette double expérience fondatrice lui fait d'une part savoir qu'il y a un autre à qui il peut demander, mais au prix d'y découvrir d'autre part que ce n'est pas ça, qu'il y a quelque chose de perdu. S'il sait désormais demander, c'est aussi parce qu'il est manquant, et qu'une jouissance lui échappe.

Le discours du maître est la forme fondamentale d'où dérivent les autres formes de discours : le discours de l'universitaire, le discours de l'hystérique et le discours de l'analyste. Lacan emprunte l'expression à Hegel, pour qui le sujet humain, en entrant dans le langage, croit s'en faire le maître et pouvoir asservir la langue, il croit réduire l'autre à une position d'esclave. Or c'est le contraire. L'imposture tient à l'illusion que s'il parvenait à réellement devenir le maître du langage, il ne serait plus dans la division, il serait la totalité. Mais ce n'est jamais ça. Et ce discours au contraire sert de garde-fou, puisque jamais le sujet ne peut récupérer la jouissance perdue, mythique, de la totalité, la jouissance du Un. Ce discours est la forme fondamentale du lien social dans la mesure où il est impliqué dès l'origine, dès les premiers pas de la demande, et qu'il permet l'avènement du sujet comme sujet de la science et comme sujet de l'inconscient – sujet qui ne sait pas ce qu'il sait, car la vérité lui reste masquée.

Le discours de l'hystérique est obtenu lorsque Lacan fait tourner d'un quart de tour le discours du maître et précise que, pas plus que ce dernier, le discours de l'hystérique n'a besoin d'être prononcé par quelqu'un, en chair et en os. Comme les trois autres, le discours de l'hystérique est un lien social dans lequel tout sujet peut se trouver impliqué, quelle que soit sa structure. Ici, la position dominante est occupée par le sujet divisé, c'est-à-dire par le symptôme. Dans le discours de l'hystérique, celui qui parle cherche le chemin de la connaissance, l'hystérique interroge le savoir en tant qu'il est situé au lieu de l'Autre. Lacan distingue le désir de savoir (où il s'agirait de posséder le savoir, comme un attribut, qui s'avère être un leurre, un miroir aux alouettes), du savoir lui-même, qui est savoir sur le réel en cause dans le désir, savoir sur la jouissance – désir *de* savoir et désir *du* savoir. Le désir du savoir n'est pas ce qui conduit au savoir. « Ce qui conduit au savoir, c'est [...] le discours de l'hystérique <sup>10</sup> ». L'hystérique questionne le maître, le signifiant du maître.

C'est cette position qui est transformée par les promesses de la science, qui se démocratise si l'on peut dire : le discours de l'hystérique est transformé par ces promesses, et Lacan lui trouve une nouvelle écriture, avec une simple permutation, lourde de conséquences : l'hystérique n'interroge plus le  $S_1$  signifiant du maître, mais interroge directement le savoir  $S_2$ , qui tend à s'universaliser.

D'ailleurs, dans le discours de l'universitaire, c'est le savoir qui occupe la place dominante, inamovible. Derrière tous les efforts pour inculquer un savoir apparemment neutre, se loge une tentative de maîtriser l'autre (par l'intermédiaire de ce qui lui est appris). Le discours de l'universitaire représente l'hégémonie de la connaissance, particulièrement visible sous la forme de l'hégémonie actuelle de la science sur toutes les autres formes culturelles. Il rejoint celui du maître en ce qu'il donne, lui aussi, l'impression à celui qui l'écoute que, s'il savait, il vaincrait, par là même, la division du sujet. Il se sert du savoir, ou plutôt de ses apparences,

---

<sup>10</sup> Lacan J., *Le Séminaire*, livre XVII, *L'Envers de la psychanalyse*, texte établi par J.-A. Miller, Paris, Seuil, 1991, p. 23.

pour atteindre fallacieusement des objectifs de maître : faire en sorte que « *ça marche* »<sup>11</sup> sans autre visée du vrai.

L'analyste ne donne pas ce qui lui est demandé, et c'est par cette abstention qu'il devient lui-même, au cours de la cure, la cause du désir de l'analysant. En ce sens, il fait exception par rapport aux autres discours. Il fait exception parce que son désir est que le sujet puisse entendre ce qu'il y a derrière sa demande. C'est le ressort du transfert, et c'est cette position singulière de l'analyste quant au savoir qui lui permet de s'extraire d'une position de pouvoir. Sur cette voie, l'analysant découvrira que le savoir concernant son propre désir n'est pas détenu par l'analyste, et qu'il n'est donc pas question de le lui prendre ou de le lui reprendre. L'analyste n'est ni en position de pouvoir, ni en position de savoir universitaire.

## **Enjeux et conséquences**

Avec cette formalisation que propose Lacan des quatre discours, les choses s'éclairent : on voit les enjeux contenus dans la demande, la production, la perte, et ce qui est visé, selon la forme du discours. L'opération analytique repose sur la demande, elle-même appuyée sur l'amour, et l'enjeu du transfert est de transformer cette demande d'amour en possibilité de savoir : un savoir supposé, inerte, acéphale, devient un savoir du sujet, localisable, dont il peut se servir.

Pas de ça avec les protocoles et les questionnaires. Pas de ça avec la mise en forme forcée de la classification. Le sujet, au contraire, se trouve logé dans une catégorie, à son insu d'abord, puis par la force des choses, il va s'identifier à ce nom propre qui le collectivise avec ses homonymes, en autant d'anonymes qui vont dès lors marcher du même pas – n'ayant plus cure de ce que dit la bouche. Et le tour est joué. Le carrosse redevient citrouille, les laquais redeviennent des rats, et le sujet s'efface. Le maître hybride de la science et du capitalisme est au zénith, enseveli sous tous les gadgets que le plus-de-jouir lui a fait fabriquer... jusqu'à l'overdose.

## **Psychanalyse appliquée à la clinique, clinique sous transfert**

Un exemple paradigmatique de l'écart qu'il y a entre ce que dit la bouche et ce que ça produit au niveau du corps nous est donné avec « Le robinet de Piaget »<sup>12</sup>. Étudiant l'intelligence de l'enfant, Piaget le soumet à l'expérience suivante : un adulte explique à un enfant les principes élémentaires qui régissent le fonctionnement d'un robinet. Celui-ci, à son tour doit transmettre à un autre enfant lesdites explications. Piaget est déçu par la pauvreté de la transmission et se demande pourquoi. Lacan interprète : avant tout, tourner et parler d'un robinet, « ça lui donne envie de faire pipi »<sup>13</sup> !

Or, dans les dépressions, *burn-out* ou différentes appellations bipolaires, on trouve des énonciations tout à fait singulières, pour peu qu'on s'écarte un tant soit peu du questionnaire, y compris des signes discrets de débranchement du symbolique, quand le réel prend les commandes : anorexies, décrochages scolaires, débranchements de l'Autre.

La science, d'abord au cœur de la découverte psychanalytique, est devenue « une idéologie de suppression du sujet »<sup>14</sup> nous dit Lacan. Comment expliquer cette évolution, qu'est-il arrivé pour qu'à partir de ce qui se présente comme le plus intime de la découverte psychanalytique, on en arrive à l'homme ravalé, à l'homme sans qualité, à l'homme augmenté ?

---

<sup>11</sup> *Ibid.*, p. 24.

<sup>12</sup> Cf. Lacan J., « Le robinet de Piaget », *Le Séminaire*, livre X, *L'Angoisse*, texte établi par J.-A. Miller, Paris, Seuil, 2004, p. 323-339.

<sup>13</sup> *Ibid.*, p. 334.

<sup>14</sup> Lacan J., « Radiophonie », *Autres écrits*, Paris, Seuil, 2001, p. 437.

## La science, le sujet et la psychanalyse

Il n'y a de sujet qu'à partir du langage. Et le symbolique ne rend pas compte de tout. Le langage défaille à dire la jouissance et le sexe. Le sujet est marqué par cette incomplétude du symbolique et il est, du fait même de cette incomplétude, sujet de la science. C'est la découverte de Descartes, qui pose la disjonction du réel et de la réalité, et introduit la science comme savoir nouveau de dimension universelle et comme réponse à une crise de civilisation : ce qui se démontre par la science vaut pour tous.

Que la science ne veuille rien savoir de la vérité comme cause, c'est à quoi Lacan attribue sa fécondité. Le sujet se trouve écarté, mais il n'y a pas de science sans sujet. La psychanalyse comme discours et comme lien social est l'alternative, qui ramène le sujet dans le jeu. Mais le rapport du réel et de la réalité a subi un déplacement. J.-A. Miller montre comment le maître ruiné est supplanté par l'alliance du sujet libéral du capitalisme et du scientifique ; la fonction de garde-fou qui était celle du discours du maître est mise en défaut par le libéralisme capitaliste qui permet au sujet de récupérer ce plus-de-jouir<sup>15</sup>. De plus, l'usage que le sujet libéral fait de la science, la façon dont il met au travail le savoir scientifique, l'amène au point de remanier la réalité du monde – y compris sa réalité naturelle.

L'orientation que donne J.-A. Miller permet de saisir que le discours du maître est atteint, le plus-de-jouir ne soutient pas seulement la réalité du fantasme : il entre dans le réel. Éric Laurent a eu au Congrès de l'AMP à Barcelone une formule au sujet de la fin de l'analyse et au sujet de la passe : il s'agit de « faire le deuil de l'objet qui faisait le miracle du fantasme »<sup>16</sup>. L'objet qui fait le miracle du fantasme est un objet perdu peut-être, mais séparé.

Les discours du maître moderne effacent la séparation de l'objet, le font croire accessible. À l'inverse, le transfert dans la psychanalyse instaure la possibilité de savoir quelque chose sur le rapport du sujet à l'objet en tant que perdu. À ce titre, il constitue une prévention et un traitement des addictions en passe de devenir le symptôme généralisé de l'homme augmenté.

---

<sup>15</sup> Cf. Miller J.-A., « Neuro-, le nouveau réel », *op. cit.*, p. 111.

<sup>16</sup> Laurent É., « Disruption de jouissance dans les folies sous transfert », *L'Hebdo*, n° 157, 15 avril 2018.